

Être Angolais au Portugal : Entre appartenance et exclusion sociale dans *Luanda, Lisboa, Paraíso* de Djaimilia Pereira de Almeida

Mark Séraphin DIOMPY

Enseignant-chercheur Université Cheikh Anta Diop - Dakar
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
msdiompy1@gmail.com

Résumé

Cet article aborde la question de la migration angolaise au Portugal, l'un des thèmes principaux de l'ouvrage Luanda Lisboa Paraíso de Djaimilia Pereira de Almeida, paru en 2018. Au lendemain des indépendances, le Portugal était perçu comme une terre d'accueil idéale pour les populations des pays africains lusophones (PALOP). Pour diverses raisons, plusieurs générations d'hommes et de femmes ont quitté leurs pays en quête d'un rêve qui peut, parfois, virer au cauchemar. Il est important de noter que beaucoup préfèrent affronter le racisme et l'exploitation au Portugal plutôt que de vivre paisiblement auprès de leurs familles en Afrique. Or, au fil du temps, les travaux sur les migrations transatlantiques ont permis de sensibiliser lecteurs et populations aux problèmes posés par ces déplacements non planifiés, qui privent les pays d'origine d'une main-d'œuvre qualifiée susceptible de contribuer au développement de leurs ressources humaines. C'est dans ce contexte que l'œuvre de Djaimilia interroge la quête d'appartenance et l'exclusion sociale subies par Cartola et Aquiles, deux personnages du roman qui tentent de survivre dans l'espoir d'obtenir un jour la nationalité portugaise et d'appartenir à une patrie rêvée par le père et le fils, au point de ne même pas envisager de retourner en Angola.

Mots-clés : Immigration angolaise, Portugal, appartenance, exclusion sociale.

Abstract

This article addresses the issue of Angolan migration to Portugal, one of the main themes of Djaimilia Pereira de Almeida's 2018 book, Luanda Lisboa Paraíso. In the aftermath of independence, Portugal was seen as an ideal destination for people from Portuguese-speaking African countries (PALOP). For various reasons, several generations of men and women left their countries in search of a dream that can sometimes turn into a nightmare. It is important to note that many prefer to face racism and exploitation in Portugal rather than live peacefully with their families in Africa. Over time, research on transatlantic migration has raised awareness among readers and the general public about the problems posed by these unplanned displacements, which deprive countries of origin of a skilled workforce capable of contributing to the development of their human resources. It is within this context that

Djaimilia's work explores the quest for belonging and the social exclusion experienced by Cartola and Aquiles, two characters in the novel who struggle to survive in the hope of one day obtaining Portuguese citizenship and belonging to a homeland dreamed of by both father and son, to the point that they don't even consider returning to Angola.

Keywords : Angolan immigration, Portugal, belonging, social exclusion.

Introduction

L'homme, dans sa quête de meilleures conditions de vie a toujours été considéré comme un éternel nomade. Les motivations de ces déplacements se manifestent selon les attractions des continents et les ambitions dépendent, aussi, de la volonté de réussite de chaque génération. Ainsi, l'immigration des Angolais au Portugal est due à la recherche de bonnes conditions socioéconomiques et est motivée par une facilité d'obtention de visa pour les pays membres de la Communauté des Pays de Langues Portugaises (CPLP). Dans l'œuvre *Luanda, Lisboa, Paraíso* publiée en 2018, Djaimilia Pereira de Almeida aborde la question de la diaspora angolaise au Portugal, une communauté estimée à 92.348 âmes en 2025 contre 43.800 en 2023 selon le Rapport de Migration et d'Asile de l'Agence pour l'Intégration, de Migrations et d'Asile (AIMA). Vu l'importance de cette population, l'auteur sensibilise son lecteur sur les difficultés d'intégration, le racisme, l'exclusion sociale et comment ces hommes et femmes essaient de créer une identité ou forger leur appartenance dans un pays où ils peinent à trouver des repères vu les problèmes auxquels ils sont confrontés. Notre objectif est de voir quels sont les mécanismes que la diaspora angolaise utilise pour forger son sentiment d'appartenance au Portugal ? Quels sont les types d'exclusions dont elle est victime et quels sont les obstacles à leur intégration. Le choix de ces questionnements est motivé par la place du roman de Djaimilia Pereira de Almeida dans la littérature post-coloniale et transatlantique, d'une part et par sa contribution dans la scène littéraire afroportugaise contemporaine, d'autre part. Ce travail est une analyse littéraire comparative basée principalement sur *Luanda, Lisboa, Paraíso* et des romans d'autres auteurs comme *Um Preto muito Português* de Telma Tvon traitant de la même thématique (Littérature post-coloniale et afroportugaise contemporaine). Il sera

divisé en deux parties : dans la première, nous allons analyser les mécanismes identitaires de la diaspora, le sentiment de déracinement et une quête d'appartenance ; dans la seconde, il sera question d'aborder les formes de racisme, d'exclusion et les obstacles à l'intégration socioéconomique.

1. L'Appartenance

Dans le roman *Luanda, Lisboa, Paraíso* de Djaimilia Pereira de Almeida, l'appartenance peut être définie comme la construction, par les personnages, d'un espace physique ou psychologique ou la création des relations d'amitiés pour se forger une place dans la société portugaise. Ainsi, Cartola et Aquiles essaient de construire leur appartenance hybride entre les deux mondes (Luanda et Lisbonne) qui faciliterait leur intégration tandis que Pepe et Iuri sont à la recherche d'une amitié pour consolider leur appartenance à *Quinta do Paraíso* un quartier de la banlieue lisboète où immigrés africains et espagnols cohabitent.

1.1. Construction du sentiment d'appartenance.

Dans l'œuvre de Djaimilia, la construction du sentiment d'appartenance de Cartola et Aquiles est basée sur plusieurs aspects. Les deux personnages principaux, dès leurs arrivées au Portugal, ont cherché à préserver leurs appartenances à la communauté angolaise déjà bien intégrée. Le père a très tôt repéré un lieu de rencontres (Teatro Dano Maria II) au centre-ville où il pourra avoir des nouvelles du pays afin d'élargir son cercle de connaissance. Il a aussi, à ses débuts, tenté de garder son appartenance à sa terre natale *Moçâmedes*, car il n'a cessé de recevoir des colis alimentaires (poissons et viande fumés), venus du pays. Cependant, Cartola va vite tourner le dos à l'Angola pour essayer de construire sa nouvelle appartenance : « Le père de Aquiles voulait vomir Luanda, mais il n'y arrivait pas ; il voulait se débarrasser de sa première vie (Almeida : 2018, p 52) ». À travers l'expression "se débarrasser de sa première vie", l'auteur montre que le père ne veut plus entendre parler de Luanda parce qu'il pense qu'il sera bientôt détenteur de la nationalité portugaise et c'est d'ailleurs ce qui le pousse à adopter certaines attitudes.

Ainsi, pour Cartola, il n'est pas question d'être au Portugal sans pour autant comprendre et dominer la langue portugaise. Alors, il s'est mis dans sa tête qu'il lui faut impérativement parler comme un natif en roulant les "rr", chose qu'il a très tôt voulu imposer à son fils Aquiles. Lors d'une promenade à travers les rues de Lisbonne, Cartola commença à apprendre la conjugaison à Aquiles en ces termes :

Cartola conjugait des verbes que Aquiles devait répéter en marchant au même rythme : « Répète, mon fils : je suis allé, tu es allé, il est allé, tu es allé, tu vois ? Allez : à, avant, après, jusqu'à... en avant, jeune homme ! ». Mais Aquiles se demandait si son père comprenait où il était. Il marchait à côté de son fils comme s'il faisait semblant de maîtriser une langue étrangère (Almeida : 2018, p. 38).

Sur ces propos, l'auteur souligne que Cartola accorde une grande importance à la maîtrise de la langue portugaise en oubliant que le portugais parlé en Angola est complètement différent de celui parlé à la métropole. Alors, pour ne pas être confondu aux immigrés fraîchement débarqués du pays, il lui faut parler comme des Lisboètes. C'est d'ailleurs ce qui amène Aquiles à dire que son père faisait "semblant de maîtriser une langue étrangère". Tout cela pour dire à son lecteur que l'accent africain est toujours présent quand nous parlons une langue qui n'est pas la nôtre.

Dans l'imaginaire de Cartola, il faut aussi connaître parfaitement la géographie du Portugal et avoir une grande connaissance de la culture portugaise, pour, une fois à la métropole, ne pas se perdre ou être considéré comme un ignorant. C'est pour cela, quand il a su que son visa était sorti et que l'heure de faire ses valises était arrivée, il plongea dans un rêve où il se voyait déjà à Lisbonne. L'auteur nous décrit ce rêve en ces termes :

Assis sur un banc, Cartola roulait son tabac près de la fenêtre. Il répétait autant de noms de rues de Lisbonne qu'il en connaissait et affinait sa prononciation comme s'il parlait pour la première fois. « António Augusto Aguiar,

en effet, mon cher ami, allons à António Augusto Aguiar, s'il vous plaît », disait-il à un chauffeur de taxi imaginaire, et, les yeux rivés même sur l'immeuble d'en face, il traversait la capitale comme un défunt, au volant d'une Mercedes-Benz. Il arrivait vieux dans cette métropole dont la rapidité du départ l'avait effrayé. « Allons à Sete Rios, s'il vous plaît », mais le chauffeur de taxi, à la grammaire irréprochable, répondit, d'une quinte de toux, qu'il n'avait pas de monnaie de cinq cents escudos (Almeida : 2018, pp 23-24).

A travers la lecture de ce passage, le comportement de Cartola peut paraître bizarre, mais il faut rappeler que nous sommes au lendemain des indépendances et que le Portugal, durant toute la durée de la colonisation, avait fait croire aux Angolais qu'ils étaient aussi des Portugais. Ainsi, Cartola, dans son for intérieur doit s'assurer qu'il maîtrise, non seulement, la langue portugaise, mais aussi, qu'il a une parfaite connaissance de la Capitale lisboète et il n'est pas le seul à avoir cette posture. Son fils, Aquiles, dès qu'il a appris le voyage, a passé des jours à faire une représentation de Lisbonne à travers des dessins pour montrer à sa mère qu'il connaît là où ils vont déménager. Dans leurs imaginaires, ils pensaient à une intégration automatique dès leurs arrivées en acquérant la citoyenneté portugaise. Cette attitude va même pousser Cartola à se rendre, à maintes reprises, au cimetière de *Prazeres* pour se choisir un lopin de terre qui lui servira de tombe si jamais il venait à mourir. Retourner en Angola ne fait plus partie de ses plans et c'est ce qui amène l'auteur à nous dire :

Mais il ressemblait à un escargot qui s'apprête à acheter une nouvelle coquille. Il pensait qu'à *Prazeres*, personne ne pouvait l'atteindre, sans se rendre compte qu'après la mort, aucune provocation ne le menacerait. Si, de son vivant, il ne pouvait rien posséder de visible, son rêve était de posséder un lopin de terre sous lequel il pourrait espérer dormir paisiblement, minuscule partie de la plus grande de toutes les œuvres. C'était toujours au Portugal, sous le vent et la pluie, en compagnie d'autant de

personnalités, voilé par un vase rempli de cette invention supérieure à toutes les autres (Almeida : 2018, p 94).

La lecture de cet extrait montre que Cartola veut, à tout prix, être portugais parce que là où il veut être enterré n'est pas un cimetière ordinaire, à la portée de tous citoyens du pays. Il est réservé aux héros de la nation, les grands hommes et pour y avoir une place, la décision ne peut qu'émaner des instances supérieures de la nation. Cependant, confronté à la réalité de l'immigration, père et fils ont commencé à déchanter à cause de la nationalité qui peine à sortir après cinq ans de séjour. Ce désespoir apparaît dans les propos suivants :

Il vivait dans la crainte de la police, des descentes de police. Il prévoyait de simuler la mort s'ils l'approchaient. Il semblait croire qu'un jour ils frapperaient à sa porte et lui annonceraient que tout était réglé, qu'il était enfin portugais, un droit qu'il estimait lui appartenir. Il ne savait ni conjuguer le gérondif ni l'origine étymologique du mot Tague (Almeida : 2018, p 89).

Ce passage souligne la naïveté de Cartola qui, après des années, croit toujours qu'obtenir la nationalité portugaise est un droit qu'il faut réclamer. Ce sentiment avait aussi animé beaucoup de ses congénères qui avaient quitté le pays au lendemain des indépendances car ils étaient convaincus qu'une fois à la métropole qu'ils allaient obtenir facilement la nationalité dans les pays d'accueil. Mais, cette construction d'une appartenance motivée par la recherche insatiable de solutions dans une patrie qui peine à nous reconnaître ne va-t-elle pas entraîner un déracinement chez nos personnages.

1.2. Appartenance et déracinement

La question d'appartenance des immigrés angolais dans le roman de Djaimilia a été abordée sous toutes ses formes : sociale, économique, voire religieuse. Cette lutte acharnée des personnages nous fait penser à de possibles déracinement qui, après de longues années de séjour, ne sont plus connectés avec les réalités de leurs pays d'origine. Ainsi dans *Luanda, Lisboa, Paraíso*, Cartola et Aquiles avaient quitté l'Angola dans l'espoir d'obtenir rapidement des soins

(une opération de la cheville de Aquiles) et de retourner au pays, mais au fil des années, ils ont compris que l'idée de retour est hypothéquée, d'une part par l'échec des différentes tentatives d'opérations : « La première opération de Aquiles se déroula aussi mal que les trois suivantes (Almeida : 2018, p 41) ». D'autre part, par la volonté de refaire une nouvelle vie au Portugal avec les autres membres de la famille restés en Angola et qui nourrissent l'espoir de rejoindre un jour leur père au Portugal. Ainsi, ce long, séjour non préparé, va commencer à peser psychologiquement chez les deux protagonistes du roman. Cartola a la nostalgie de son épouse *Glória* et Aquiles ressent le manque d'amour maternel. Le temps étant le meilleur juge, père et fils ont commencé à oublier Luanda et ces habitants. Ils parlent rarement de *Moçâmedes*, leur Terre natale. Ces attitudes sont dues à un déracinement géographique qui se manifeste à travers le comportement de Cartola qui cherche toujours un prétexte pour éviter d'appeler sa femme ou tarde à répondre à ses lettres. C'est dans cette logique que l'auteur nous dit : « Les appels téléphoniques à Gloria se firent plus rares faute d'argent et parce qu'il trouvait insupportable de jouer au téléphone un rôle dont elle seule se souvenait clairement, se sentant obligée de lui mentir (Almeida : 2018, p 87) ». Sur ces propos, nous ne pouvons pas condamner Cartola, car il y a un adage qui dit : "loin des yeux, loin du cœur". Ayant quitté le pays, il y a de cela des années, l'époux s'éloigne petit à petit de son épouse qui est restée à Luanda. Dans certaines réponses de lettres, il invente des meilleures conditions de vie pour masquer sa situation économique et ses souffrances quotidiennes. Dans une de ces lettres nous pouvons lire :

Vive maman !

On a construit notre maison ! Alléluia, maman !

Elle est petite, mais assez grande pour nous trois. Le sol est en mosaïque turquoise. On n'a pas encore de vaisselier, mais comme tu le dis, ma reine, Dieu pourvoit toujours.

Ne t'inquiète pas, maman. Quand tu arriveras à Lisbonne, on fêtera notre nid avec une mayonnaise au homard préparée par ma femme. Le secret ? Le citron, mon petit plaisir sucré... (Almeida : 2018, p 205).

Après une lecture rigoureuse du roman, nous savons bel et bien que les conditions économiques de Cartola ne sont pas des meilleures, la maison manque, des fois, de nourritures et promettre une fête à sa femme est une façon d'inventer une vie de rêve, tout en sachant que *Glória* ne peut pas les rejoindre au Portugal à cause de sa maladie et faute de visa. Mais, Cartola aussi n'a pas les moyens de nourrir sa femme au Portugal. Alors, après plus de sept ans passés à l'étranger, Cartola a, maintenant, de vagues souvenirs de sa femme et du pays. Ce déracinement familial lui a poussé à couper les ponts, à penser qu'il peut refaire une nouvelle vie sans la femme qu'il a aimée et qui l'attend toujours au pays.

Il est aussi bien de souligner que dans le roman, l'un des principaux déracinements dont souffrent Cartola et Aquiles est la perte de leur identité angolaise. Ils sont arrivés à Lisbonne croyant être des citoyens portugais selon la promesse coloniale, mais après l'expérience vécue, ils ont compris que cette promesse n'était qu'une pure fiction ; illusoire. Ce désespoir est aussi partagé dans un autre roman de Djaimilia où un des personnages nous dit : « Si ma mère a raison, alors ma position est erronée et j'y suis condamné. Quelle patrie aurai-je, sinon mon Portugal et mon peuple ? Quelle autre patrie sera la mienne, sinon cette illusion ? (Almeida : 2021, p 72) ». Cette illusion est présente dans les deux œuvres de notre auteur et témoigne un regret de la part de nos compatriotes immigrés. Avant de comprendre que la citoyenneté promise n'était qu'une illusion, Cartola et Aquiles se retrouvent face à un dilemme : ils ne sont pas reconnus comme Portugais, mais, ils ne sont pas complètement Angolais aussi. Face à ce désespoir, l'auteur compare cette situation avec la disparition d'un enfant en ces termes : « Tant d'années s'étaient écoulées que son retour à la vie ressemblait à celui d'un parent perdu de vue depuis longtemps qui, au lieu de raviver de bons souvenirs, ne comprenait pas pourquoi personne ne le reconnaissait plus (Almeida, 2018, p 156) ». Si l'Angola ne parvient plus à reconnaître ses enfants, nous pouvons dire que dans ces propos, les responsabilités sont partagées, d'une part, le Portugal n'a pas tenu sa promesse envers les gens à qui il avait promis nationalité et protection, c'est-à-dire les immigrés angolais en général et ceux de la CPLP en particulier. D'autre part Cartola et Aquiles avaient eu la naïveté de croire à une promesse coloniale allant

jusqu'à renier leur identité. Face à ce dilemme, l'unique solution qui s'offre à eux est de disparaître à *Quinta do Paraíso* comme beaucoup d'immigrés africains. Les propos suivants nous expliquent comment :

Aquiles et son père étaient protégés par le brouillard de leur existence clandestine. Ainsi, ils pouvaient dormir en paix, insensibles à la pression que quiconque aurait voulu leur voler leurs mots, indifférents à leur douleur et aux variations de leur ambivalence, sans comprendre pourquoi ils étaient devenus incapables de pleurer, pourquoi le souvenir de leur patrie avait disparu de leurs cœurs, pourquoi ils n'avaient pas décidé de rentrer, et pourquoi ils ne se plaignaient pas (Almeida : 2018, p 173).

Ce questionnement que soulève l'auteur n'est rien d'autre que le refus de ses personnages et de beaucoup d'immigrés angolais ou africains d'admettre que le racisme existe et qu'il a seulement changé de formes : la marginalisation de l'étranger pour le pousser à rejoindre ses congénères dans les quartiers périphériques. Les immigrés qui n'ont pas encore compris cette leçon avant de quitter leurs pays préfèrent vivre dans l'exclusion européenne que de retourner vivre dignement auprès de leurs familles.

2. Exclusion

Dans *Luanda, Lisboa, Paraíso* de Djaimilia Pereira de Almeida, l'exclusion peut être définie comme l'ensemble des difficultés qui ont poussé les personnages immigrés à se retrouver dans une marginalisation injustifiée. L'auteur a créé un cadre géographique loin des regards de la bourgeoisie lisboète pour dénoncer les conditions de vie précaires des immigrés angolais.

2.1. Exclusion sociale

Dans le roman, Cartola et Aquiles sont confrontés à une réalité qui est de recevoir le même nom que les autres immigrés. C'est-à-dire, le statut d'étranger perpétuel, un dénominateur commun bien que

d'autres soient nés au Portugal ou possèdent déjà la nationalité. Ce mécanisme est bien pensé pour asseoir une exclusion basée sur le racisme, car pour le Portugais, en général, et son congénère Blanc, en particulier, l'immigré ne peut jamais avoir les mêmes droits que les natifs et cela se justifie par des cas de racisme que l'auteur souligne dans son roman. Lors d'une promenade dans les rues de Lisbonne, Justina et Aquiles se voient traités de Chimpanzé par les passants. Cela apparaît dans les propos suivants : « Mais il était impossible de dire qui les observait, car les autres, passant par-là, les virent aussi et, à leurs yeux, c'étaient trois pauvres diables sans avenir, une famille de chimpanzés déguisés en humains (Almeida : p 144) ». Ces propos ne peuvent pas surprendre plus d'un, parce que dans la littérature afroportugaise contemporaine, d'autres auteurs comme Telma Tvon dans son œuvre intitulée *Um Preto muito português* se plaint de ce racisme dont est victime les citoyens portugais quotidien à cause de la couleur de leur peau. Pour montrer son indignation Budjurra, personnage principal de ce roman nous dit :

D'où suis-je originaire ? Je suis née à Lisbonne, mais on me considère souvent comme une étrangère. Pas par choix au départ, mais plus tard, avec le temps et les échanges avec les autres, j'ai réalisé que j'étais l'une des nombreuses Lisboètes qui ne sont pas considérées comme des Lisboètes de souche "Alfacinhas" (Tvon : 2024, p 9).

Sur ces propos, on ressent d'une part, une ségrégation raciale due au racisme des Portugais et d'autre part, une colère du personnage à qui on veut refuser son appartenance à sa ville natale : Lisbonne. Cartola et Aquiles vont connaître le même sort que Budjurra parce que leur statut d'étranger ne va pas faciliter leur intégration pour des questions liées à la couleur de leurs peaux.

L'exclusion spatiale est aussi une question centrale dans l'œuvre. Le choix des quartiers périphériques de Lisbonne n'est pas fortuit. *Pensão Covilhã* est un immeuble presque abandonné, mais, qui sert de logement aux pauvres immigrants venus d'Afrique. Dans le roman, l'auteur s'attarde sur la description de ce bâtiment pour nous montrer non seulement les conditions de vie de ses personnages, mais

l'exclusion dont ils sont victimes de la part de la société portugaise. Dans ces propos, il nous dit :

Le hall d'accueil de la *Pensão Covilhã* sentait le mois. Guidés par une dame à lunettes, père et fils montèrent un escalier en colimaçon branlant et entrèrent dans la chambre 111. La fenêtre rouillée de style américain donnait sur un mur et une poubelle. La vue n'était pas terrible, mais ils étaient vivants (Almeida : 2018, p 34).

Alors, Cartola et Aquiles étaient contents d'avoir un logement parce qu'ils venaient à peine d'arriver à Lisbonne et ne connaissaient pas encore les réalités. Après quelques mois, l'étroitesse de la chambre commence à les hanter, mais ils n'ont pas de solution vue que leurs revenus ne les permettaient pas encore d'aller chercher ailleurs. Confronté à une ségrégation urbaine, Cartola et Aquiles étaient obligés de déménager à *Quinta do Paraíso*, un quartier d'immigrés de la banlieue lisboète, pensant y trouver paix, tranquillité et épanouissement auprès de leurs voisins de fortune sans se douter qu'ils sont toujours poursuivis par l'exclusion sociale qui ne dit pas son nom et imposée par une société de consommation :

Avant même de tout perdre, Cartola et Aquiles étaient loin de savoir pourquoi ils étaient venus à Quinta do Paraíso. L'histoire les avait marginalisés sans qu'ils réalisent avoir atteint le rivage. Abandonnés, ils n'avaient ni la dignité des dépossédés ni l'honneur rédempteur des malheureux. Il ne leur restait que l'héroïsme insoupçonné d'avoir été laissés de côté, tels des mauvaises herbes, des chérubins, des miettes de pain, et la grâce de pouvoir renaître hors du champ de vision de ceux qui connaissaient leur existence, auparavant cachés dans ce lieu obscur où les habitants n'osent même pas se réjouir d'avoir vu ce que personne d'autre n'a vu, ni dire que personne n'y pénètre (Almeida : 2018, p. 173).

Ces propos soulignent une marginalisation inconsciente de nos immigrés car ils sont obligés de suivre le chemin tracé par les

conditions sociales. Cartola et Aquiles ont quitté un espace fermé (la chambre 111) pour un quartier de la périphérie (Quinta do Paraíso), mais, cela ne signifie pas que les conditions de vie ont changé. Dans ce nouvel espace de fortune, l'auteur nous fait savoir que, c'est un quartier où les riverains ne fréquentent pas, c'est-à-dire, ce sont des périmètres de la ville à éviter par d'honnêtes citoyens. Cette politique prônée par les élites ne fait que renforcer le sentiment d'exclusion envers les populations de la banlieue : les immigrés et/ou les apatrides.

Cependant, il ne faut pas aussi condamner les personnes qui pensent que la banlieue est un endroit à éviter car visiter ces endroits peut éveiller un sentiment de révolte ou de mépris envers leurs autorités. La description que l'auteur fait de Cartola et Aquiles est révoltante pour un simple lecteur à plus forte raison pour une personne qui côtoie ces personnes et connaît leur misère. Voyons ce que nous dit le texte :

C'est dans la cabane de Pepe, à l'arrière de la taverne, qu'ils passèrent un hiver glacial, dans ce lieu grouillant d'animaux où même Tristan hésitait à entrer. Et là, les yeux rivés sur la structure en bois délabrée, au milieu d'un vélo motorisé rouillé, de balais de paille, d'un alambic, de caisses de chou frisé et de tonneaux de vin, devenus autant d'éléments de l'arrière-auberge, ils somnolèrent, ignorant qui leur ami Pepe servait au comptoir (Almeida : 2018, p 174).

La triste réalité de ces propos souligne les conditions de logement de Cartola et Aquiles qui ont été trahis par une promesse coloniale, mais témoignent aussi de la situation des milliers d'immigrés angolais au Portugal et d'Africains vivant partout en Europe. N'ayant pas de logement, père et fils étaient obligés de dormir à la belle étoile sous un hiver glacial. C'est dans ce contexte que Bruno Xavier Martins, dans son esprit de critiquer les politiques de marginalisations des logements sociaux au Brésil avoue :

Si le marché du travail plonge une partie de la population dans la pauvreté, le marché immobilier prive les plus démunis de la possibilité de vivre dans les mêmes logements que ceux qui en ont les moyens. Il en résulte

une demande économiquement irréalisable, mais socialement indéniable. De cette contradiction naît le logement social (Martins : 2013, p 103).

Cependant, même si ces propos Martins ont été tenus dans le cadre d'un programme de logements sociaux au Brésil intitulé *Minha Casa Minha Vida*, du gouvernement de Lula, ils collent parfaitement avec la situation que vivent Cartola et Aquiles. Martins soulève la question de séparation involontaire de logements due aux conditions économiques et l'exclusion sociale volontaire des personnes par une société qui peine à les reconnaître d'où l'obligation d'aborder les obstacles liés à l'intégration de la communauté angolaise au Portugal dans le roman en question.

1.2. Obstacles à l'intégration

La situation économique et le mirage d'un eldorado peuvent, parfois, amener l'homme à quitter son pays à la recherche de meilleures conditions de vie. C'est d'ailleurs ce qu'a poussé José Maria Ferreira de Castro, dans son roman intitulé *Emigrantes* à dire : « Dans tous les villages voisins, dans toutes les contrées, on retrouvait le même désir d'émigrer, d'aller à la recherche de la richesse sur des continents lointains. (Castro, 1928 p 10) ». Cependant, cette envie de départ non préparé peut avoir des conséquences chez nos parents immigrés puisque beaucoup d'entre eux vont dans des pays dont ils ne comprennent ni ne maîtrisent la langue. Alors, l'un des premiers obstacles à leur intégration est la barrière linguistique et culturelle. Dans le roman *Luanda, Lisboa, Paraíso* même si Cartola et Aquiles nous viennent d'un pays lusophone ; le portugais parlé en Angola est totalement différent de celui parlé à la métropole, cette différence linguistique aussi subtile qu'elle paraisse les empêche d'avoir le même parler que les natifs lisboètes. Cartola, ayant compris cela, a décidé d'inscrire son fils Aquiles dans une école après son opération pour une formation professionnelle en dactylographie. Cette attitude va dans le sens aussi de renforcer ses connaissances en langue portugaise, mais, cette formation ne peut pas donner à Aquiles l'accent d'un portugais de naissance, chose que son père ignore en voulant forcer une intégration à son fils. À ces problèmes linguistiques s'ajoute aussi la visibilité raciale des personnages. Les deux protagonistes d'origine

angolaise sont de peau noire en plus de cela Aquiles à une posture imposante qui attire les regards. Le roman montre comment ces regards lui font savoir qu'il est un éternel étranger ce qui augmente sa visibilité et sa vulnérabilité. Les opérations lui ont plus fait perdre la confiance en lui, il a fini par avoir peur des regards des autres. Pour ces rares sorties à *Rossio*, il se cache pour ne pas avoir à croiser des personnes et en s'attardant sur la déformation physique de Aquiles, l'auteur montre comment les regards externes peuvent avoir un impact sur l'intégration des étrangers dans les pays européens.

Cependant, avec le temps, ces facteurs susmentionnés peuvent être vaincus à travers l'adaptation, le courage et la résilience. Mais, ce qui perdure chez les immigrés et qui fait obstacle à leur intégration est la précarité économique. C'est ce qui a amené Castro à avouer ceci : « Ici, comme partout dans le monde, les conditions sont difficiles. On gagne à peine de quoi vivre. (Castro, 1928, p. 123) ». Sur ces propos, nous pouvons affirmer que, ce sont ces difficiles conditions de vie qui ont rattrapé Cartola et Aquiles, après que leurs économies soient finies. Ils ne parviennent plus à joindre les deux bouts et c'est ce qui a poussé l'auteur à souligner :

Père et fils s'habituent à ignorer les présages de malheur et commencèrent à faire comme s'ils n'avaient pas de verrue à l'œil, que leurs dents ne leur faisaient pas mal, ou qu'ils n'avaient pas faim – une habitude qui, impossible à maîtriser, s'enracina en Cartola et Aquiles comme une épidémie. Leurs corps étaient devenus un objet d'attention dont ils ne pouvaient plus à se distinguer. Il leur était difficile de garder le moral sous l'emprise de cette affliction, sachant que rien ne pouvait mal tourner. La moindre négligence les jetterait à la rue. Surtout, ils ne devaient pas tomber malade, ce que le père évitait en suçant des tranches de citrons et en les épluchant pour son fils, jusqu'à ce que les citrons, comme les médicaments, deviennent un luxe (Almeida : 2018 p. 74).

Cette privation de nourriture causée par un manque de revenus va pousser Cartola à trouver un travail pour essayer de sortir de cette situation. Mais, il va vite comprendre que son statut de cadre de

l'hôpital de *Moçâmedes* (aide-soignant) ne va pas lui servir à grande chose au Portugal et il était obligé de travailler dans un chantier naval à *Odivelas*, dans la banlieue lisboète comme aide-maçon avec l'aide d'un tiers :

Par l'intermédiaire de Tavares, un ouvrier de l'île de Fogo, son père commença à travailler comme journalier pour Mota, un entrepreneur qui recrutait des hommes à Campo Grande pour travailler aux chantiers navals Somitex, à Odivelas, où l'on construisait un pont au-dessus du fleuve. Comme aide-maçon, ses tâches comprenaient la pose de fondations, le cassage de briques, la construction de murs, le transport de seaux d'eau et de sacs de ciment, et le balayage du chantier. Mota ne semblait pas disposé à le laisser monter sur les échafaudages ni à conduire des engins. Une cigarette au coin des lèvres, il disait qu'il avait la force d'un mannequin de vitrine et les mains d'un pianiste (Almeida : 2018, p 59).

Dans ce texte, l'auteur s'attarde un peu sur les tâches à effectuer et la description physique de Cartola pour nous montrer qu'il n'est pas habitué à faire ce genre de travail dans son pays d'origine. Alors, confronté aux réalités de l'immigration, il est obligé d'être un journalier de chantier afin de payer ses factures. Au fil du texte, nous comprendrons que son patron est un mauvais payeur et qu'il est obligé de recourir aux dettes pour se nourrir et c'est cette précarité soulignée dans l'œuvre qui, parfois, constitue un frein à l'intégration de nos parents qui vivent en Europe. Pour surmonter ses difficultés, ils préfèrent vivre en communauté, choses qui peuvent renforcer leurs exclusions sociales, tel est le cas de Cartola et Aquiles qui ont décidé de déménager à *Quinta do Paraíso* juste pour aller se joindre à une communauté d'immigrés de plusieurs nationalités pour plusieurs raisons. D'une part, avoir des gens avec qui ils peuvent avoir une amitié sincère et se communiquer et d'autre part, chercher une protection sociale car dans cette communauté, ils sont unis dans un même destin : s'entre-aider et se protéger. À *Pensão Covilhã*, quand ils n'avaient pas de quoi manger, ils allaient emprunter chez les voisins, mais à *Quinta do Paraíso*, ils bénéficiaient, des fois, de la nourriture gratuitement des voisins. Ainsi, l'auteur magnifie cette

solidarité lors de la construction de la maison de Cartola qui avait été victime d'un incendie. Chacun avait apporté sa pierre à l'édifice pour le bien de Cartola et du vivre ensemble à *Quinta do Paraíso*.

Conclusion

L'analyse du roman *Luanda, Lisboa, Paraíso* de Djaimilia Pereira de Almeida a été faite en deux parties. Dans un premier temps, nous avons montré comment les différents mécanismes identitaires pour une intégration dans la société portugaise ont été abordés, tout en soulignant que cette quête identitaire peut entraîner un probable déracinement chez les personnages. Il a aussi été question de souligner, dans la seconde partie du texte, les formes de racisme dont sont victimes les immigrés angolais au Portugal en plus de dénoncer l'exclusion sociale de cette communauté avant d'évoquer les obstacles liés à leurs intégrations. Ainsi, voulant montrer à ses personnages (Cartola et Aquiles) que l'eldorado tant rêvé a fini par être un paradis perdu, Djaimilia est comme une lanceuse d'alerte pour les jeunes générations qui comptent toujours sur l'immigration pour vivre leur rêve de réussite. Alors, les différentes questions soulevées par l'auteur dans son œuvre *Luanda, Lisboa, Paraíso* ne pourraient être réglées que si les portugais considèrent les Angolais comme leurs frères d'outremer et que les autorités angolaises créent aussi des conditions pour éviter le départ des jeunes.

Références bibliographiques

ALMEIDA Djaimilia Pereira de, 2018. *Luanda, Lisboa, Paraíso*, Campanhia das Letras, Lisboa

ALMEIDA Djaimilia Pereira de, 2021. *Maremoto*, Relógio d'Água Editores, Lisboa

CASTRO José Maria Ferreira de, 1928. *Emigrantes*, Livraria Editora, Lisboa

MARTINS Bruno Xavier, 2013. *O Programa Minha Casa Minha Vida: da crise do capital à sociabilidade da dívida no urbano*, Biblioteca digital, São Paulo

TVON Telma, 2024. *Um Preto muito Português*, Quetzal editora, Lisboa